

EYROLLES ● POCHE

An illustration of a woman with long brown hair, wearing a white dress, standing on a dark rock in the foreground. She is looking out over a wide river that flows through a lush green valley. In the background, there are rolling hills and mountains under a bright, hazy sky. A large tree with green leaves and hanging vines is in the upper right corner. Two small birds are flying in the sky. The overall style is a soft, painterly illustration.

LUDIVINE LABBÉ
PROFITE
DU
chemin

**« UNE AVENTURE QUI VA NOURRIR
VOTRE OPTIMISME FACE À L'IMPRÉVU,
ET VOTRE APTITUDE À PROFITER DU CHEMIN ! »**
INEXPLORÉ

DE LA MÊME AUTRICE



PARUTION NOVEMBRE 2024

Profite du chemin

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75005 Paris
www.editions-eyrolles.com

Cet ouvrage est paru pour la première fois en 2023, dans la collection « Romans de développement personnel ».

Éditrice externe : Agnès Marot
Illustrations : Luis Almagro Villareal

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions !
Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89 % de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2023, 2024,
pour la présente édition
ISBN : 978-2-416-01466-6

LUDIVINE LABBÉ

Profite du chemin

● EYROLLES
Romans

*« Il y a des hommes et des femmes
qui ont la force d'entrer tout de suite dans leur vérité.
Pour d'autres, il faudra beaucoup, beaucoup voyager.
Car ils commencent par fuir. »*

Erik Orsenna, Briser en nous la mer gelée

À toutes les âmes en quête de sens.

Prologue

Chère lectrice, cher lecteur,

Oui, le changement et la transformation peuvent être violents. Et non, je ne détiens ni formule magique ni programme en six semaines qui viendraient adoucir ce processus, souvent aussi brutal que vital, de quête de sens et de quête... de soi. Ce que je peux néanmoins te transmettre est l'idée, certes impopulaire mais tellement puissante, que nous pouvons trouver de la beauté dans nos épreuves de vie.

La Guyane est la star de ce roman. Ce territoire d'Amérique du Sud, à la frontière du Suriname et du Brésil, n'est pas une destination prisée des sentiers touristiques. Tu n'y trouveras ni l'eau cristalline de Tulum, ni les plages de sable blanc de Palawan, ni les surfeurs australiens aux abdominaux saillants. Ne recherche ni retraite spirituelle sur mesure ni voyages organisés : cela serait une perte de temps.

En Amazonie, la nature est chez elle, si tu t'approches près de son fleuve, le Maroni, tu peux entendre presque distinctement les pulsations de

ses artères. Au cœur de la mangrove sombre et boueuse se prélassent des raies, des caïmans, des poissons carnassiers. En levant la tête, tu apercevras des branches s'agiter. Ce sont certainement des saïmiris¹, partis au petit matin à la recherche de mangues bien mûres et bien juteuses, pendant que les ibis rouges offrent leur plus beau spectacle sur une toile grisâtre qui annonce l'averse équatoriale.

L'homme occidental a beau essayer de dominer la jungle, s'il pénètre dans ses profondeurs, ce sont ses démons et ses ombres qui se révèlent à lui. Terre de libération des esclaves, de l'exil des bagnards, sans nul doute, un cri brûlant d'affranchissement a imprégné la végétation luxuriante, des racines aux cimes. On ne fait pas *escale* en Guyane, mais on prend le risque d'y être consumé. C'est ce qui est sur le point d'arriver à notre héroïne, Lou, désabusée et cynique, dans un monde qui semble courir à sa perte. Au fil d'expériences et de rencontres qui ébranlent sa vision du monde, ses désirs viscéraux et sa force vitale remontent à la surface comme le bouchon d'une bouteille de champagne. Il ne lui restera alors plus qu'à trinquer à sa mort et à sa renaissance.

Chère lectrice, cher lecteur, tu es parfait·e dans ta lumière comme dans ton obscurité. Au cœur de cette acceptation, je te souhaite, tout comme Lou, d'oser cheminer et de te délecter

1. Espèce de singes.

de l'aventure, tout en mettant en conscience ta belle et vibrante humanité.

Nous sommes les créateurs et créatrices de ce que nous voulons réinventer.

Belle lecture,

Ton Autrice

1

Zéro pointé

Le cœur battant, je frappe trois coups sur l'épaisse porte en chêne massif. Nous y sommes. *Le bureau du principal*. La très-sage-et-très-disciplinée Lou Vargas s'apprête à recevoir sa sentence. Ce bureau, je ne m'y suis rendue qu'une seule fois, il y a près de dix ans, pour signer mon arrêté de prise de poste dans ce prestigieux collège du V^e arrondissement de Paris. J'étais si fière de l'avoir cochée, cette case « travail pour la vie », à tout juste vingt-quatre ans. Contaminée par le SBE – le Syndrome de la bonne élève –, j'ai soigneusement élaboré ma *bucket list*¹, mais en moins fun. Un copain stable, check. Un appartement, check. Un boulot de fonctionnaire en apparence bien sécurisant, encore check. Les fiançailles et la marmaille ne sauraient tarder. Après tout, j'ai tout prévu. Mais, ce jeudi, je me sens comme un élément perturbateur qui attend de savoir à quelle sauce il va être mangé. Les

1. Liste de ce que l'on souhaite réaliser avant de mourir.

regards appuyés et pleins de pitié de Marie, la secrétaire de direction, planquée derrière son ordinateur, ne rassurent en rien mon dialogue intérieur qui s'emballe malgré moi.

— Entrez !

Quand je franchis le seuil, je me demande l'espace d'une seconde pourquoi je confère un tel caractère sacré à ce bureau vide, sans âme et d'une froideur déprimante. Je le reconnais : la pièce m'intimide, avec ses fauteuils défraîchis, sa bibliothèque poussiéreuse où ne trônent que quelques Codes de l'éducation vieillots soutenus par des bibelots sans intérêt et un lourd porte-plume en bronze d'un autre âge. J'accorde un pouvoir presque inquiétant à son occupant et à ce qu'il représente : la hiérarchie, le ministère, l'ordre, et le patriarcat dissimulé, celui qui s'immisce insidieusement dans les postures et les conversations, juste par habitude. Tout ce qu'on m'a sommée de respecter, voire de vénérer toute mon enfance et mon adolescence. Subitement, je me sens minuscule, infantilisée par un système auquel j'adhère un peu moins chaque jour. Ce monstre administratif aux fréquentes absurdités, vorace d'autorité, aurait aisément pu me dégoûter du métier si je ne prenais pas tant de plaisir à enseigner, à déceler dans les prunelles des enfants la précieuse lueur de fierté et de compréhension que tout professeur espère. Mais l'heure n'est pas aux tergiversations. Le ton du principal ne laisse aucune place au doute : je suis dans la mouise jusqu'au cou.

M. Bouchard n'est pourtant pas un mauvais gars. Il se contente de faire son boulot, comme nous tous, du mieux qu'il le peut, avec un nombre d'élèves grandissant et des personnels éducatifs en chute libre. À chaque proposition novatrice – surtout celles qui exigeraient qu'on ouvre le tiroir-caisse – il répète, dans un laïus parfaitement maîtrisé, qu'«il ne peut pas faire de miracles, que le budget est limité, que les postes sont limités et que les règles... sont les règles». Face à lui, droite comme un I, j'essaie vainement de dissimuler une tache de café sur mon chemisier blanc flambant neuf. Le chef d'établissement est en sueur, d'impressionnantes gouttes de transpiration perlent sur son crâne dégarni et s'écrasent sur les documents officiels qu'il tient entre ses mains tremblantes. Il va nous faire un infarctus, il devrait desserrer sa cravate.

— Madame Vargas, je suis dans une impasse, voyez-vous. J'ai le rectorat au cul, moi. On m'a chargé de vous faire part de leur décision, et, croyez-moi, j'aurais préféré qu'il en soit autrement... Malheureusement, je ne peux rien faire pour vous.

Il laisse planer un silence si pesant que je sentirais presque la lame glaciale et métallique du couperet derrière ma nuque. Il craint probablement ma réaction, mais chaque seconde qui s'écoule prolonge le supplice de cette attente interminable. Alors que je déploie le peu de patience qu'il me reste pour résister à l'envie de le secouer comme un prunier, il lâche enfin ces

quelques mots qui resteront à jamais gravés dans mon esprit :

— Vous avez deux options : la radiation ou la mutation... en Guyane.

Pas besoin d'être un as de la géographie pour comprendre que cette proposition a tout l'air d'un exil forcé. Tiens, la pièce tourne. Le porte-plume qui semblait si imposant vacille à présent. Quel est ce bourdonnement sourd qui se répand sournoisement entre mes deux oreilles, cette froideur incongrue qui remue mes entrailles ? Impuissante, je laisse l'onde de choc me traverser et balayer sur son passage des années d'effort. Tous mes sacrifices sont désormais réduits à néant, la stabilité péniblement acquise, envoyée. Comment des fondations qu'on imaginait si solides peuvent-elles s'effondrer comme un vulgaire château de cartes, sur une simple phrase ?

— Mais... Monsieur le principal, j'ai fait une erreur. Une seule petite erreur en dix ans de carrière...

À la sidération s'ajoute le poids des remords. Non seulement je flingue ma carrière, mais en plus, mon inattention a conduit un gamin à l'hôpital. Comment ai-je pu être aussi négligente ? Si je ne m'étais pas éclipsée trois petites minutes en salle des professeurs pour aller chercher les photocopies oubliées, je ne me trouverais pas dans cette position intenable. Le petit Anatole n'aurait pas eu l'opportunité de chevaucher une table en twerkant sous

les rires de ses camarades, ni de terminer sa performance étalé sur le sol, inerte et gémissant de douleur.

— Vous avez manqué de tuer le beau-fils de notre ministre de l'Économie, madame Vargas. La vidéo de sa chute fait le tour des réseaux sociaux.

Désormais, la Honte vient tenir compagnie à sa comparse de toujours, la Culpabilité. Un cocktail infernal qui me ferait presque dégoûter sur le précieux bureau en acajou, secouée par d'irrépressibles nausées.

— Je vous laisse trois jours de réflexion, reprend le principal. Passé ce délai, l'académie sera contrainte de prendre cette décision sans vous. Ce n'est que pour un an, vous savez. Enfin, si vous réussissez votre inspection exceptionnelle.

— Et si j'échoue ? Je reste en Guyane jusqu'à la fin de mes jours ?

Ma voix, je l'aurais voulue forte et assurée, capable de faire entendre raison à mon supérieur qui détourne son regard pour ne pas croiser le mien. Mais, à mon grand désarroi, éraillée et faiblarde, elle s'apparenterait davantage aux chevrottements d'un animal de ferme. Alors que je suis à deux doigts de fondre en larmes, M. Bouchard sonne la fin du calvaire, qui, pour moi, ne fait que commencer :

— Merci, madame Vargas. Cette entrevue s'achève ici.

Sans prévenir, un vent de colère assèche les larmes qui menaçaient de couler. Alors c'est

tout ? On me congédie comme une malpropre, sans même me laisser la possibilité de m'expliquer ? Dans mon esprit, mille répliques plus cinglantes les unes que les autres se bousculent, mais aucune ne parvient à franchir mes lèvres. Ce n'est pas le moment d'aggraver mon cas. Mutique, je hoche froidement la tête et ferme la porte derrière moi, sans doute un peu trop violemment. Dans le couloir, je croise Anatole, le bras dans le plâtre, encadré par ses deux parents au sourire satisfait. Cette fois, le chef d'établissement ne se contente pas d'élever la voix : il se déplace jusqu'au secrétariat pour les accueillir, affichant un rictus mielleux.

— Monsieur et madame Vogel, je vous en prie, si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer...

Quel lèche-botte ! Tandis qu'il se lève, le beau-père de la nouvelle star des réseaux sociaux saisit mon bras et me glisse à l'oreille, d'un ton volontairement acerbe :

— Vous verrez, madame Vargas, c'est sympa la Guyane. Le bain est charmant... Je suis sûr que vous vous y sentirez comme chez vous.

La tête droite, le regard fixe, je reste silencieuse en imaginant avec précision mon poing terminer sur sa mâchoire carrée. Sa femme, tailleur bien coupé et Louboutin qui claquent sur le parquet vernis, se contente de passer devant moi sans m'accorder la moindre attention. Grâce à son parfum capiteux qui me pique les yeux, j'ai à peine le temps d'apercevoir le

petit fauteur de trouble me tirer la langue discrètement.

Sonnée, je quitte l'établissement dans lequel je me suis tant investie. Rencontres parents-professeurs jusqu'au dernier métro, corrections de copies étendue sur la serviette de plage, conseils pédagogiques à n'en plus finir, accompagnement éducatif, toutes ces heures que je n'ai jamais comptées, jamais réclamées me rient désormais au nez. Qu'est-ce que tu croyais, que ta dévotion à outrance te protégerait ? Je déambule dans les rues de Paris comme si je n'habitais plus mon corps. La journée est sublime, le soleil brille et les températures sont encore douces. De la rue Censier, je traverse mécaniquement le jardin des Plantes, puis les quais de Seine. Les noms de rue défilent. Rue Daval. Rue Sedaine. Boulevard Richard-Lenoir. Sur les trottoirs, l'automne a déjà commencé à faire son lit, les feuilles mortes aux tons ternes jonchent le sol de béton, aux côtés de mégots sciemment abandonnés et de pigeons engraissés au pain rassis. Charmant tableau. Face à un kiosque à journaux, l'encre des gros titres s'imprime sur ma rétine et renforce encore davantage ma sensation d'errance dans ce monde qui ne tourne définitivement plus rond : « Le variant B-143-XY promet un hiver meurtrier ! », « Les émeutes se poursuivent aux stations-service », « Le moral des Français au plus bas après une nouvelle inflation »... Une injection quotidienne de peur, d'angoisse, de pessimisme, s'imprègne dans chacune de mes cellules. Mais

tout cela n'est rien à côté de mon sentiment d'impuissance. Je ne suis qu'une poupée de chiffon, une marionnette attendant sans broncher qu'on lui suggère son prochain mouvement, anesthésiée. La peur et la colère m'ont désertée aussi vite qu'elles m'avaient submergée, bloquées quelque part sur le seuil du bureau du principal. J'ai toujours cru que le néant n'était qu'une somme de « riens » ou d'absences, mais le vide qui m'étreint n'a jamais été aussi présent.

Plus je repense à cette convocation, ressassant chaque non-dit, plus je suis troublée de constater ma lâcheté. M'exprimer, au fil des années, est devenu ma bête noire. Étranglée par la peur de dire non, de décevoir, de blesser ou de regretter mes propos, j'ai fini par tout simplement me terrer dans le silence ou, parfois même, mentir. Alors, il n'est pas rare que je me couche avec la désagréable impression d'avoir une boule coincée au fond de la gorge, ou que je déglutisse avec difficulté. Pour la première fois, je suis frappée par cette corrélation entre mes maux physiques et les mots qui sont tus. Trop occupée à ruminer, je m'égare dans mes pensées, nourrissant peut-être l'espoir de les semer le long des quais de Seine, ou au détour d'une ruelle.

Il fait nuit, mon téléphone est encore en rade. Sébastien, qui m'attend à la maison, doit être mort d'inquiétude. Mon amoureux, je l'ai rencontré au collège où j'enseignais. Enseignais. L'utilisation du passé est douloureuse, piquêr de rappel de mon échec. Il ne m'a pas tout de suite

séduite, avec son air sérieux et appliqué. Mais il a persévéré longtemps, il m'attendait après ma classe, m'offrait des cafés, m'invitait à m'épancher sur son épaule lorsque les heures de cours avaient été difficiles. Je le percevais comme casanier mais fiable et gentil, et j'avais eu mon compte de relations douloureuses qui brisent le cœur et l'ego. Alors, un soir, j'ai cédé, attendrie par ses yeux clairs cachés derrière une large monture d'écaillés.

Et puis, petit à petit, j'ai appris à aimer cette routine sécurisante à ses côtés, à me lover dans un équilibre cotonneux qui jusque-là m'était étranger. Pour être honnête, je me plais même à jouer le rôle de la parfaite et charmante petite ménagère. Avec mes macarons maison, ma collection de diffuseurs d'ambiance et mon nouveau KitchenAid, Bree Van de Kamp n'a qu'à bien se tenir. Séb est aux anges, les rôles sont parfaitement répartis. D'ailleurs, il voudrait qu'on se fiance, et que nous préparions un mariage en grande pompe. Mais qui se fiance encore, de nos jours ? Il a même suggéré à plusieurs reprises que nous ayons des enfants. Je ne suis clairement pas prête. Et puis, il suffit de regarder les infos. On vit – ou devrais-je dire, on survit – dans un monde qui court à sa perte, saccagé par des incendies qui bientôt nous priveront d'oxygène, où il fera cinquante degrés en été et moins vingt en hiver ; où une pomme contient plus de pesticides que de vitamines... Procréer dans un tableau pareil, merci, mais sans façon.